**Extrait tiré du livre d’Eric-Emmanuel SCHMITT, *L’homme qui voyait à travers les visages*, *Albin Michel*, Paris, 2016, p. 222.**

Dieu constitue le feu, les religions en dérivent comme des refroidissements. Différentes, elles renferment le même cœur. Un fond unique, universel flambe à leur origine. Pourquoi se multiplient-elles ? Pourquoi divergent-elles ? Pour des facteurs secondaires. Le feu reste le feu, au-delà des mots et des concepts. Afin de dire cet indicible, le prophète et le mystique transposent, traduisent. Premier refroidissement. Puis les textes circulent, amendés, réécrits. Deuxième refroidissement. Ensuite, les cultes s’établissent, les rites se définissent, les Eglises se construisent. Troisième refroidissement. Enfin, pour unir les masses de façon claire et simple, les dogmes remplacent le feu. Et là, ça peut devenir polaire !

E**xtrait du livre d’Emmanuel CARRERE, *Le Royaume, P.O.L.*, Paris, 2014, p.614-616.**

« On ne naît pas chrétien, on le devient » a cessé d’être vraie. La secte est devenue une église. L’Eglise.

Cette Eglise est vieille à présent. Son passé est chargé. Les arguments ne manquent pas pour lui reprocher d’avoir trahi le message du rabbi Jésus de Nazareth, le plus subversif qui ait jamais existé sur terre. Mais lui reprocher cela, n’est-ce pas lui reprocher d’avoir vécu ?

Le christianisme était un organisme vivant. Sa croissance en a fait quelque chose d’absolument imprévisible, et c’est normal : qui voudrait qu’un enfant, si merveilleux soit-il, ne change pas ? Un enfant qui reste un enfant, c’est un enfant mort, ou au mieux retardé. Jésus était la petite enfance de cet organisme. Paul et l’Eglise des premiers siècles son adolescence rebelle et passionnée. Avec la conversion de Constantin commence la longue histoire de la chrétienté en Occident, soit une vie adulte et une carrière professionnelle faite de lourdes responsabilités, de grandes réussites, de pouvoirs immenses, de compromissions et de fautes qui font honte. Les Lumières et la modernité sonnet l’heure de la retraite. L’Eglise n’est plus aux affaires, elle a de toute évidence fait son temps et il est difficile de dire si son grand âge, dont nous sommes les témoins assez indifférents, tend plutôt au gâtisme hargneux ou à la sagesse lumineuse qu’on se souhaite, moi en tout cas, quand on pense à sa propre vieillesse. Nous connaissons tout cela, à l’échelle de nos vies. Est-ce que l’adulte qui fait grande carrière dans le monde trahit l’adolescent intransigeant qu’il a été ? Est-ce qu’il y a un sens à se faire un idéal de l’enfance et à passer sa vie à se lamenter parce qu’on en a perdu l’innocence ? Bien sûr, si Jésus avait pu voir l’église du Saint Sépulcre à Jérusalem, et le saint Empire romain germanique, et le catholicisme, et les bûchers de l’Inquisition, et les Juifs massacrés parce qu’ils ont tué le Seigneur, et le Vatican, et la condamnation des prêtres ouvriers, et l’infaillibilité pontificale, et aussi maître Eckhart, Simone Weil, Edith Stein, Etty Hillesum, il n’en serait pas revenu. Mais quel enfant, si on déroulait devant lui son avenir, s’il lui était donné de comprendre vraiment ce qu’il sait assez tôt de façon purement abstraite, qu’il sera un jour vieux, vieux comme ces vieilles dames qui piquent quand on les embrasse, quel enfant ne resterait pas bouche bée ?

Ce qui m’étonne le plus, ce n’est pas que l’Eglise se soit à ce point éloignée de ce qu’elle était à l’origine. C’est au contraire que, même si elle n’y parvient pas, elle se fasse à ce point un idéal d’y être fidèle. Jamais ce qui était à l’origine n’a été oublié. Jamais on n’a cessé d’en reconnaître la supériorité, de chercher à y revenir comme si la vérité était là, comme si ce qui demeurerait du petit enfant était la meilleure part de l’adulte. Au contraire des Juifs qui projettent l’accomplissement dans l’avenir, au contraire de Paul qui, très juif en cela, se souciait peu de Jésus et ne songeait qu’à la croissance organique, continue, de sa minuscule église qui devait englober le monde entier, la chrétienté situe son âge d’or dans le passé. Elle pense, comme les plus violents de ses critiques, que son moment de vérité absolue, après quoi les choses ne pouvaient que se gâter, ce sont ces deux ou trois ans où Jésus a prêché en Galilée puis est mort à Jérusalem, et l’Eglise, de son propre aveu, n’est vivante que lorsqu’elle se rapproche de cela.